

Introduction

ENCADRÉE EN SES DÉBUTS par le concile majeur de Latran IV (1215) et, en sa fin, par la crise luthérienne ouverte en 1517, la période qui s'étend du XIII^e au XV^e siècle alimente dans l'imaginaire aussi bien la légende dorée que la légende noire du Moyen Âge religieux. Légende dorée du « temps des cathédrales », ces grandes églises gothiques qui sont alors construites en nombre, partout en Occident, et restent pour beaucoup dressées sous nos yeux ; légende dorée de la haute figure de François d'Assise, l'un des rares saints dont la mémoire est encore présente à nos contemporains ; légende dorée de la lumière des primitifs flamands ou de la douceur des maîtres italiens. Mais aussi légende noire de l'épidémie de peste qui ravagea l'Europe en 1348 ; légende noire de l'Inquisition et des persécutions contre les juifs ; légende noire des dernières croisades et des combats contre les musulmans et les païens. Époque contrastée, s'il faut en croire les images qui en sont conservées : une réalité à laquelle n'échappe aucun moment de l'histoire.

Mais l'histoire ne s'écrit pas avec des clichés et l'historien ne s'érige pas en juge de ce qu'il observe. En s'appuyant sur le raisonnement critique, il s'efforce de comprendre comment les données que lui livrent les sources ont pu advenir. Aussi, loin de tout schématisme, il donne aux images mémorielles des nuances qui les rendent sans doute moins efficaces mais plus proches de l'expérience des contemporains et, surtout, moins piégées.

Le christianisme des XIII^e-XV^e siècles en Occident

À l'époque qui nous retient, les temps de cuisson des aliments se mesuraient en nombre de prières à réciter. Les élites intellectuelles s'enflammaient à propos de la pauvreté volontaire ou du devenir des âmes après la mort. Les autorités urbaines rémunéraient sur les deniers communs des prédicateurs de Carême et soutenaient l'organisation de représentations théâtrales d'une durée de plusieurs jours, durant lesquelles se jouaient la Passion du Christ ou l'histoire des saints. Autant dire que la vie religieuse ne laissait personne indifférent. Depuis plusieurs siècles, en Occident, elle avait pour cadre la religion chrétienne qui donnait alors à la société d'importantes structures institutionnelles et lui fournissait ses représentations du monde comme ses principaux outils de pensée. Faire son salut demeurait pour ces générations

la grande aventure, quel que soit le niveau culturel où se situaient les individus : la pratique religieuse n'était pas une affaire populaire. Ne pas en prendre conscience serait s'exposer à ne pas comprendre les formes de l'expression religieuse observées pour la période, dans toutes leurs dimensions, jusque dans leurs aspects les plus intransigeants.

Bien que solidement ancrée dans les sources de la révélation chrétienne (la Bible) et l'héritage des générations antérieures (la Tradition), la manière dont l'Occident a vécu le christianisme entre le XIII^e et le XV^e siècle n'en a pas moins revêtu des colorations spécifiques, en réponse aux aspirations de la société de ce temps. L'objet de cet ouvrage est précisément d'en dégager les caractères. Ces évolutions n'ont pas été systématiquement repoussées par le magistère qui les a orientées et accompagnées plus qu'il ne les a anticipées. En tout état de cause, il a dû en tenir compte et en a tenu compte en partie. Du siècle précédent, l'époque a hérité un foisonnement d'expériences nouvelles, dans des domaines aussi variés que l'activité de la pensée ou les modalités de la vie religieuse. Le XIII^e siècle et une large partie du XIV^e siècle, encore, ont procédé à la mise en ordre et à la synthèse de ces innovations, ce dont témoignent les grandes collections encyclopédiques de droit, de savoir profane ou de théologie qui se sont alors élaborées et dont la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin constitue le meilleur exemple. Le mouvement s'est accompagné d'une vaste entreprise institutionnelle : la poursuite de la construction du gouvernement centralisé de l'Église autour de la papauté, gouvernement étendu à toutes les parties de l'Occident placées sous la tutelle romaine. Mais, au moment même où elle se parachevait, l'unité de la chrétienté était ébranlée par des forces centrifuges qui l'emportèrent durant la seconde phase de la période. Ainsi, avant même la Réforme, l'Église d'Occident a-t-elle déjà connu le schisme à la suite du triomphe du mouvement hussite qui a provoqué la séparation de l'Église de Bohême : l'affaire était pour elle beaucoup plus lourde de conséquences que le Grand Schisme (1378-1417) qui fut avant tout une crise politique.

Tous ces contrastes coexistent sans contradiction avec les courants de fond qui, dans le domaine de la pastorale et de la spiritualité, traversent toute la période. Parmi les principaux, on citera l'essor de l'activité enseignante, entre autres par la prédication, principalement illustrée par des religieux d'un type nouveau, les ordres mendiants. S'y ajoutent l'enrichissement des cérémonies du culte eucharistique et la diffusion des mutations de la doctrine relative aux fins dernières, c'est-à-dire de la croyance au purgatoire, promise à un bel avenir. Mais la principale nouveauté de ces trois siècles réside sans aucun doute dans les témoignages croissants livrés par les sources de l'appropriation du message religieux par les laïcs, tant par les hommes que par les femmes. Ainsi, en dépit de la position dominante dans laquelle se trouvent les clercs, voit-on surgir d'une même souche des phénomènes aussi inédits qu'une initiative laïque soutenue en faveur du secours des pauvres, une large adhésion de ces mêmes laïcs à la spiritualité de la pénitence, un vigoureux

élan de mystique féminine. Se fait également jour un puissant mouvement de contestation, d'origine aussi bien laïque qu'ecclésiastique : celui-ci relève pour beaucoup de l'anticléricalisme mais peut aller jusqu'à remettre en cause la définition même de l'Église telle qu'elle se conçoit alors. Même si ces divers courants ont enregistré un certain reflux à la fin de la période, ils n'en ont pas moins laissé des précédents avec lesquels les générations suivantes ont dû composer. À plus d'un titre, les dispositions de la réforme catholique telle que l'a pensée le concile de Trente (1545-1563), prennent racine dans l'héritage légué par les derniers siècles du Moyen Âge.

Contexte

Alors qu'ils présentent une véritable unité dans le domaine de la vie religieuse, les trois siècles considérés ont connu un contexte économique, social et politique extrêmement contrasté.

Ils s'ouvrent sur le « beau XIII^e siècle » où l'Occident continue à bénéficier de la prospérité qui est la sienne depuis plus de deux siècles. Ce dynamisme, bien que perturbé par quelques crises ponctuelles, se manifeste dans toutes les régions et concerne tous les secteurs de l'activité : la production agricole est stimulée, de même que celle des biens de consommation, notamment le textile, et, en conséquence, les échanges. Le monde des villes est en pleine expansion : le fait mérite d'être souligné, car la société qui s'y développe se montre, plus que les milieux ruraux, créatrice de nouveaux courants religieux et réceptive à ces derniers.

Mais, à partir des années 1270, à des rythmes divers et avec une précocité variable selon les régions de l'Occident, la conjoncture se renverse : la famine fait sa réapparition, d'abord dans le nord de l'Europe, de 1315 à 1317 ; les revenus de la terre baissent ; les voies du commerce se déplacent. Sur ce monde déjà affaibli, s'abat en 1347-1348 une épidémie de peste d'une rare violence, d'autant plus vivement ressentie que le fléau avait disparu de l'Occident depuis le VI^e siècle. Après cette ponction générale de la population, le mal continue de sévir par flambées plus sporadiques et circonscrites dans l'espace : il faut dire que toute maladie épidémique est alors qualifiée de « peste » par les documents. Simultanément, l'affirmation du pouvoir des États, évolution qui affecte aussi la vie religieuse de leurs habitants, suscite le déclenchement du long conflit franco-anglais : la guerre de Cent Ans. Le royaume de France, principal théâtre des opérations militaires, en a subi les plus lourdes conséquences. Mais la croissance des exigences fiscales provoquées par l'état de guerre a tout autant pesé sur le royaume d'Angleterre. Quant aux diverses unités politiques de la péninsule Italienne, opposées en guerres incessantes, elles ne sont guère plus favorisées.

Il faut attendre la seconde moitié du XV^e siècle pour observer les signes d'une reconstruction, dans un paysage économique recomposé : les voies

commerciales sont déportées vers l'est, dans l'Empire, et les grands ports italiens, encore très actifs, subissent la concurrence de ceux de Catalogne, tandis que Bruges doit progressivement s'effacer devant Anvers. Les établissements ecclésiastiques, comme les autres cellules sociales, n'échappent pas à ces aléas. Sans sombrer dans un déterminisme facile, les formes de la vie religieuse, qui conservent leur dynamique propre, ne sauraient se comprendre isolées du contexte dans lequel elles se sont déployées.

Sources et historiographie

La vitalité religieuse de la période envisagée, qui va de pair avec le recours de plus en plus généralisé à l'écrit dans la vie sociale, a fait surgir pour le bonheur de l'historien un éventail de sources plus important que celui des siècles antérieurs et qui aide à mieux saisir les phénomènes, dans leurs nuances. De plus, pour cette période comme pour d'autres, l'investigation des historiens ne se limite plus désormais à la seule documentation écrite, mais accorde une large place aux traces matérielles de l'expression religieuse. Or celles-ci se font très nombreuses. Il n'est que d'observer la parure monumentale léguée par la période en Europe pour constater que les lieux de culte y sont représentés en proportion écrasante. Quant aux salles des musées, elles regorgent d'objets de dévotion, de statues et de tableaux, signes d'une intense activité productrice, soutenue par le mécénat des puissants, mais aussi par une forte demande d'objets modestes, produits en série. À partir de ces diverses données, s'est déployée l'inventivité de plus de deux générations de chercheurs qui ont considérablement fait évoluer la connaissance que nous avons de la vie religieuse entre le XIII^e et le XV^e siècle, ayant su trouver des informations là où on les aurait le moins attendues. Rappelons, par exemple, à quel point le choix des noms de lieux ou de ceux des personnes (toponymie et anthroponymie), les dispositions testamentaires ou les préambules des documents officiels, les chroniques royales ou urbaines, les comptabilités princières comme les sources juridiques ont révélé des éléments significatifs. Ces apports nouveaux sont venus compléter les informations livrées par les sources traditionnelles de la vie religieuse, entre autres les documents issus de la chancellerie pontificale et des chancelleries des autres institutions ecclésiastiques, les *Vies* de saints ou les œuvres de théologie, de spiritualité et de dévotion.

L'élargissement des sources d'information est allé de pair avec le bouleversement des problématiques sous une double influence : celle de l'école des Annales, qui s'est fait sentir tardivement pour l'histoire religieuse, guère avant le milieu des années 1950 ; celle des évolutions propres au christianisme contemporain, notamment, au sein de l'Église catholique, la convocation du concile Vatican II (1962-1965). Pour reprendre une formule de Gabriel Le Bras, historien dont le rôle a été marquant dans le développement de la

sociologie religieuse, le regard s'est déplacé du Créateur et de ses grands serviteurs, papes et autres dignitaires (cardinaux, évêques, abbés ou fondateurs d'ordre), vers l'ensemble de ses adorateurs, le peuple des fidèles, hommes et femmes, dont on a tenté de traquer, à travers les moindres documents, les aspirations et les modes d'expression de la foi. Même si les historiens sont actuellement dubitatifs face à la notion de « religion populaire », très appréciée il y a maintenant plus d'une génération et qui a guidé l'étude de nombreuses pratiques, dont certaines sont, précisément, loin de relever du seul « peuple des fidèles », ils ne peuvent qu'en reconnaître la fécondité, en son temps, dans les décennies 1970 et 1980. Les analyses en la matière s'inspirent désormais d'une approche à caractère anthropologique qui permet de placer dans un contexte plus large les données du christianisme. Il en ressort à la fois les traits communs que cette religion partage avec les autres traditions ou sagesse, comme on l'a bien démontré entre autres pour le pèlerinage, et ses spécificités. Enfin, dans la mesure où la perception chrétienne du monde nourrit les références de cette société, il n'est pas surprenant de voir surgir des éléments relatifs à la vie religieuse dans des études qui n'avaient pas pour première perspective cet angle d'observation. Les historiens du politique ont à cet égard apporté des données de premier plan sur la manière dont les pouvoirs, ceux des souverains ou des princes territoriaux, comme ceux des communautés urbaines, ont usé du langage religieux pour communiquer avec leur peuple. Ils ont également montré comment les identités nationales ou locales se sont forgées à partir de l'héritage religieux, quitte, dans les deux cas, à se dégager progressivement de cette matrice.

D'une telle moisson, évoquée trop brièvement, les pages qui suivent aimeraient rendre compte, en invitant le lecteur à approfondir les thèmes qui ne seront que survolés, par nécessité du genre, à l'aide des références bibliographiques. Tout en alertant sur la diversité des situations au sein d'un monde occidental aux couleurs bigarrées, les chapitres successifs font alterner l'histoire ecclésiastique, celle des institutions et des gens d'Église, avec l'histoire religieuse, celle des pratiques, de la spiritualité et de la sainteté, en espérant dépasser les clivages qui sont traditionnellement introduits entre ces deux approches, en réalité étroitement imbriquées et complémentaires. Ils n'oublient pas non plus les modalités d'insertion de l'Église dans la société, dans les deux secteurs privilégiés que sont l'enseignement et l'assistance aux plus démunis, pas plus que le cadre matériel dans lequel s'est déployée la vie religieuse. Ils entendent donc aborder l'Église dans son triple sens de communauté des croyants, d'institution et de lieu de culte.